Document généré le 24 avr. 2024 14:15

24 images

Fervente

Stéphane Lépine

Numéro 123, septembre 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5154ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lépine, S. (2005). Fervente. *24 images*, (123), 56–58.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Portrait
Élise Guilbault

Hermione se fait dentellière. Albertine contient sa rage et sa fureur. Isabelle Warwick, reine hallucinée de Shakespeare et de Chaurette, foule le terrain mouvant de la confusion des sentiments. Notre surprise fut grande et notre admiration pour elle accrue lorsque Élise Guilbault apparut au cinéma, à la fin des années 1980, dans ***Sortie 234*** et ***Nuits d'Afrique***. C'était comme si la Magnani se retrouvait chez Bergman ! Nous la croyions faite pour les personnages démesurés, les rôles expressionnistes et les compositions flamboyantes et voilà qu'en deux moyens métrages, elle imprime notre mémoire rétinienne de son art du sous-entendu.

Dans ***Nuits d'Afrique*** de Catherine Martin, Élise devient Claude, une femme dont quelque chose en elle s'est perdu : une chose inconnue venue de l'enfance et qu'elle ne parvient plus aujourd'hui à retrouver. Cette femme craint le silence et le vide, mais croit pourtant qu'il faut se mesurer à l'inconnu, seul, pour parvenir à être soi-même. Elle habite depuis trois mois l'appartement d'une dénommée Anna et reçoit des cartes postales qui ne lui sont pas destinées. Des cartes postales venues d'Afrique. De ce lointain Sahara qui se superpose désormais au corps de son amant. Dès lors, elle rêve d'un ailleurs aussi vaste que ses désirs encore innommés. Et bientôt elle trouve la force de lâcher prise et de partir enfin. ***Nuits d'Afrique*** imposait d'entrée de jeu une actrice toute en élégance fragile, qui jamais n'épuise le mystère de ses personnages, ici en l'occurrence une femme qui hésite entre espérance incertaine et désespoir jusqu'à trouver le moyen de s'échapper et de se retrouver. « Une belle rencontre que celle avec Catherine Martin, une rencontre comme il n'y en a pas eu beaucoup dans ma vie professionnelle », déclare d'entrée de jeu la comédienne dont le metteur en scène André Brassard a fait sa muse qu'il a dirigée au théâtre dans moult productions marquantes et qui, dans ce splendide premier film, imprégnait déjà la pellicule d'une émouvante palette harmonique, faite de nuances sensibles et de très subtils glissements.

Photo : Suzanne Paquet

Nuits d'Afrique **de Catherine Martin (1990).**

Pourtant, depuis, Élise Guilbault n'a fait souvent que passer. Le temps d'un flash-back dans un court métrage de Léa Pool (***Rispondetemi***, inclus dans ***Montréal vu par...***), le temps de créer la silhouette d'une femme fatale en escarpins, à la présence coquine et mystérieuse (dans ***C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues*** de Charles Binamé), le temps de quelques plans dans ***La vie fantôme*** de Jacques Leduc, où elle est la bibliothécaire à la fois témoin et confidente des amours de sa collègue, et elle-même aux prises avec une passion dont on ne saura rien, le temps enfin de persuader un individu louche de louer un appartement avec place de stationnement... et de se faire zigouiller hors champ dans le segment de ***Cosmos*** réalisé par Marie-Julie Dallaire.

Bien malin qui aurait su voir que derrière ces fugitives apparitions se cachait celle-là même qui, à la scène, fut Carmen, Lady Anne et la poète russe Marina Tsvetaïeva, qui incendia en particulier la scène du Théâtre de Quat'Sous dans des œuvres de Brad Fraser, de Serge Boucher, de David Ives, de David Mamet et de Ruth Wolff. Le réalisateur Michel Langlois – lui dont on ne se console pas de l'absence persistante – sut le voir. Ou, mieux encore, sut déceler chez la comédienne de théâtre la grande actrice de cinéma qu'elle pouvait être. Après lui avoir donné un premier rôle dans le court métrage ***Sortie 234***, il lui confia un personnage puissant dans une œuvre tout aussi puissante, que l'on ne parvient toujours pas à chasser de notre mémoire : ***Cap Tourmente***. « Michel, contrairement à tous les autres réalisateurs avec lesquels j'ai travaillé, insistait fortement pour que je voie les rushes, afin que je prenne conscience, d'une part, de l'écart entre ce que je croyais projeter et ce qui était effectivement reçu, perçu et, d'autre part, pour que j'apprenne à voir ce que je porte vraiment comme actrice et à prendre conscience du registre de mon instrument. C'est en grande partie grâce à lui que je me suis rendu compte de la puissante intimité que permet le cinéma : le simple fait de baisser la tête, un clignement de paupières peuvent acquérir à l'écran une remarquable intensité. » C'est ainsi que le cinéma devint pour Élise Guilbault une école du dénuement.

Dans ***Cap Tourmente***, dans ce film opératique aux élans romanesques téchiniens, Élise incarne Alfa, femme prise dans la *tourmente* familiale, femme éprise de passion à bord d'une auberge-bateau emportée par des flux d'amour et où tous hésitent entre couler et prendre le large. Flux d'amour : ceux d'une femme séparée des siens, coupée des objets de son amour, ceux d'une femme sous influences sur qui ruissellent les traces de ses manques et qui peine à s'exprimer à la première personne de son singulier désir. Flux d'amour : ceux, débordants et tumultueux, qui, au bout de toute illusion, n'arrivent pourtant pas à l'entraîner vers le fond. Flux d'amour, *love streams* entre un frère et une sœur : sentiment prohibé, complicité indénouable qui rapproche et renvoie chacun à sa solitude, à son échec affectif. Dans ce film plus que dans tout autre, Élise Guilbault a l'intensité effrayante et opaque d'un personnage de Cassavetes. Même pudeur blessée, même masque dur, amer, parfois même cassant qu'elle revêt dans tant de ses rôles, mais ici transcendé, transmué, transfiguré, exploré sous la surface.

Fervente

par Stéphane Lépine

photo : Bernard Fougères pour *24 images*

Même soif éperdue d'amour et d'absolu, même enivrement des sens, même mélange incandescent de fragilité extrême et de force vitale inextinguible.

Depuis ses débuts, depuis son interprétation mémorable de Leïla dans *Les paravents* de Jean Genet, où elle réussissait l'exploit de nous bouleverser par sa seule voix et son seul corps (le personnage portant le kirpan tout au long de la pièce), chacun saisit bien dans l'art unique de la comédienne les traces discrètes d'une confession ininterrompue. Mais le réalisateur Bernard Émond est cependant celui qui lui aura permis de s'engager encore plus loin dans la voie du dépouillement et de l'aveu, en assumant pleinement un désir d'aller vers la transparence, sans détour et résolument. « Lorsque je travaille avec Bernard, qui me regarde avec une bonté et une intransigeance extrêmes et qui me guide comme aucun autre réalisateur ne l'a fait jusqu'à ce jour, j'ai cependant le même type de résistance que je pouvais avoir lorsque je travaillais avec Catherine Martin. C'est lié au fait qu'au théâtre, on a beaucoup exploité mon côté surexpressif et que l'on m'a proposé beaucoup de rôles complexes qui me demandaient de déployer toute une palette d'émotions. Ces deux réalisateurs ne veulent pas entendre les prouesses et les virtuosités de mon instrument, mais me demandent au contraire de me dépouiller de tout pour aller vers le rien, vers une vérité absolument sans artifices. Cela exige de moi que je vainque mes résistances et même mes refus. Mais j'ai cependant appris de Bernard la chose la plus importante pour une actrice : l'abandon. »

La rencontre d'Élise Guilbault et de Bernard Émond relève du miracle et rappelle celui qui aura permis la réunion de Catherine Mouchet et d'Alain Cavalier, de Dominique Blanc et de Patrice Chéreau, de Sandrine Bonnaire et de Maurice Pialat. Non pas que ces comédiennes n'aient pas été magnifiques ailleurs mais toutes ont trouvé, dans ce rapport singulier et prégnant avec un cinéaste qui a su les désencombrer de tout, un moyen de se libérer de tous les masques pour ne livrer que la vérité de l'être. Déjà, dans ***La femme qui boit***, magnifique opus funèbre éclairé par les seules flammes dévastatrices d'un incendie qui aura raison de tout, dans ce déchirant duel entre hommes veules et femme enivrée d'alcool et de rêve d'évasion, condamnée à rester toujours sur sa soif, la douloureuse Paulette à laquelle Élise donne vie, liée à un vide essentiel qu'elle ne parviendra jamais à remplir, est tout simplement grandiose de haine rentrée, d'absence à elle-même et de désarroi face à un moi désagrégé, en totale dispersion. Dans les scènes où son enivrement atteint un spectateur privilégié et affecté, son fils, et touche par le fait même à l'horreur, au dégoût de soi et au ratage irrémédiable de sa vie, l'actrice lève le voile sur un innommable…

Et dans ***La neuvaine***, sublimement éclairée par Jean-Claude Labrecque, Jeanne/Élise s'engage dans un véritable parcours dantesque, menant de l'enfer au paradis. « Au milieu du chemin de notre vie / je me retrouvai par une forêt obscure / car la voie droite était perdue. / Ah dire ce qu'elle était est chose dure / cette forêt féroce et âpre et forte / qui ranime la peur dans la pensée ! » Tels sont les mots qu'emploie dans le chant premier de « L'enfer » le voyageur de *La divine comédie*, représentant toute l'humanité ; et c'est dans les mêmes termes que s'exprime la comédienne lorsqu'elle évoque l'aventure émotive et spirituelle que fut pour elle le tournage du film où, amoureusement guidée par un Virgile quasi silencieux et d'une présence à nulle autre pareille, elle s'aventura courageusement vers la transparence et l'espérance, à visage nu.

Photo : Bertrand Carrière

Photo : Bertrand Carrière

Photo : Pierre Déry

***Cap Tourmente* de Michel Langlois (1993), *La femme qui boit* et *La neuvaine* de Bernard Émond (2001 et 2005).**

Une œuvre quête en somme que cette ***Neuvaine***, quasi psychanalytique dans son fantasme de mise à nu des blessures et des traumas, un miroir déformant aussi dans lequel Élise Guilbault, au regard gorgé d'émotions mais jamais sentimental, prête sa mémoire de comédienne, constituée de multiples strates et expériences, au parcours christique (mort et résurrection) de cette femme blessée. Ainsi, au terme de ce voyage initiatique aux sources d'une vie, sources situées quelque part entre Sainte-Anne-de-Beaupré et Petite-Rivière-Saint-François, surgit soudain – métaphore d'une ampleur et d'une rigueur prodigieuses – la figure d'un médecin qui, depuis des années, se dérobait derrière son attention aux autres, enfouissait son désespoir secret pour enfin accepter aujourd'hui de se réconcilier avec ses blessures et de croire en une possible rédemption.

La neuvaine s'impose comme le condensé, la synthèse de tous les autres films de Bernard Émond, fictions et documentaires mêlés. C'est une traversée initiatique par laquelle le réalisateur nous redit le chemin terrible qu'il faut toujours parcourir pour parvenir jusqu'à soi, nous redit la nécessité que nous avons tous de passer par l'ailleurs pour parvenir chez soi, dans ce qui nous est propre. Comme les Roberto Rossellini et Ingrid Bergman d'hier, le couple Émond-Guilbault nous propose aujourd'hui un ***Stromboli*** de notre temps. Mais parions que leur *terra di Dio* n'a pas encore été atteinte et que le cinéaste entraînera son actrice toujours plus loin sur la terre volcanique et embrasée de la ferveur et du dépouillement mêlés.